

LETTRES

Adapter son message à ses auditeurs. S'adapter soi-même à la mentalité, à la vie de son interlocuteur. Né dans les Alpes, doté d'un cuir résistant et d'un estomac d'autruche, j'ai pu sans grande difficulté tâter de la vie journalière des habitants de l'Himalaya. Mais cela n'est qu'adaptation extérieure, superficielle. Si nous voulons être proches de ces gens, il faut aller beaucoup plus loin. Si nous voulons qu'ils nous adoptent pour frères, nous devons adopter leur famille, leurs ancêtres. Adopter leur patrimoine culturel. Non pas l'étudier, le juger et l'écarter. Mais y plonger tête première, ouvrir les yeux et glisser doucement au milieu de l'eau avec cette confiance, cet abandon, que donnent l'élément liquide et l'absence de pesanteur.

Ce plongeon-là est dangereux. Nous ignorons la hauteur de la planche et la température de l'eau. Et puis, l'eau porte — mais elle peut nous emporter. C'est un risque à courir. Certains ne l'ont pas osé. D'autres l'ont pris et ne sont pas rentrés ; charmés, envoûtés par cette fluidité, ils ont renoncé à leur foi et à leur société. J'ai rencontré un Nordique tondu et drapé de safran dont la seule ambition avouée était le néant, l'extinction du nirvana.

Nous avons décidé de tenter le plongeon, d'aller aussi loin que possible à la rencontre des Tibétains en faisant

nôtre leur patrimoine culturel. Cela doit nous mener à entrer dans tous les aspects de leur vie. Ambition démesurée, folle peut-être, mais que nous croyons nécessaire si nous voulons sans outrecuidance prétendre connaître nos voisins et les aimer.

Le domaine le plus important que nous ayons à découvrir est celui de la langue. Apprendre le tibétain. Apprendre la langue parlée, le dialecte qui nous permettra de converser. Apprendre la langue écrite et classique pour lire les livres tibétains et pour composer des textes. Mais surtout apprendre ces diverses grammaires, ces amas énormes de vocabulaire, pour approcher de la pensée et des conceptions qui non seulement s'expriment par le langage, mais aussi sont cachées dans le langage.

En effet, le langage fait tellement partie de notre vie que nous n'y prenons plus garde. Nous nous contentons d'utiliser nos mots comme de simples outils pour communiquer entre nous. Mais ils peuvent être bien plus que cela. Ils peuvent influencer et modeler nos façons de penser et notre attitude. Ai-je l'air d'aller chercher midi à quatorze heures ? Quand je ne parlais que français je croyais que les mots étaient seulement des habits de la pensée. Mais quand je traduis d'une langue à une autre je m'aperçois que, malgré le soin le plus scrupuleux, chaque phrase ou presque subit une légère transformation dans son sens et sa portée. Et dans une conversation anglaise — ou surtout tibétaine — j'ai de plus en plus l'impression que je raisonne d'une façon légèrement différente de ce que j'aurais fait une heure avant avec un interlocuteur français ; après coup j'ai parfois même le sentiment d'avoir perçu la réalité d'une autre manière. D'ailleurs ne disons-nous pas communément d'un homme « il pense en allemand » ? Non que cet homme pense comme un Allemand, mais son esprit obéit aux catégories propres à la langue allemande.

Le problème de la traduction devient encore plus compliqué quand il s'agit de langues appartenant à des civilisations indépendantes les unes des autres. Il n'y a simplement pas de correspondance exacte entre le vocabulaire d'un Français et celui d'un Tibétain parce que leur vie pratique, leurs intérêts, leurs études, leur culture sont sans rapport. Un seul exemple : le mot « vaisselle » pour nous évoque l'idée de fragilité ; pour un Tibétain c'est l'idée de résistance — parce que sa vaisselle est de cuivre ou d'argent — et surtout celle de possession — car chacun n'a qu'une tasse, qu'il garde jalousement.

Les langues de certains peuples ont un nombre immense de noms concrets, mais sont très pauvres en termes génériques ou abstraits. Le tibétain, du moins dans ses dialectes, souffre parfois de cette faiblesse, et peut donc être considéré comme une langue primitive. Ainsi au Ladak, on a des noms pour chaque espèce d'arbre et pour toutes les formes de bois, mais on n'a pas de terme pour dire *un arbre*. Il faut toujours préciser s'il s'agit d'un saule, d'un peuplier ou d'un genévrier. On pourrait remplir un dictionnaire avec les termes se rapportant au cheval — c'est normal chez un peuple de cavaliers — comprenant une trentaine de teintes pour le pelage et un terme pour chaque décimètre de courroie ; mais on ne trouvera pas de nom pour *cavalerie*, ni même pour *harnais*.

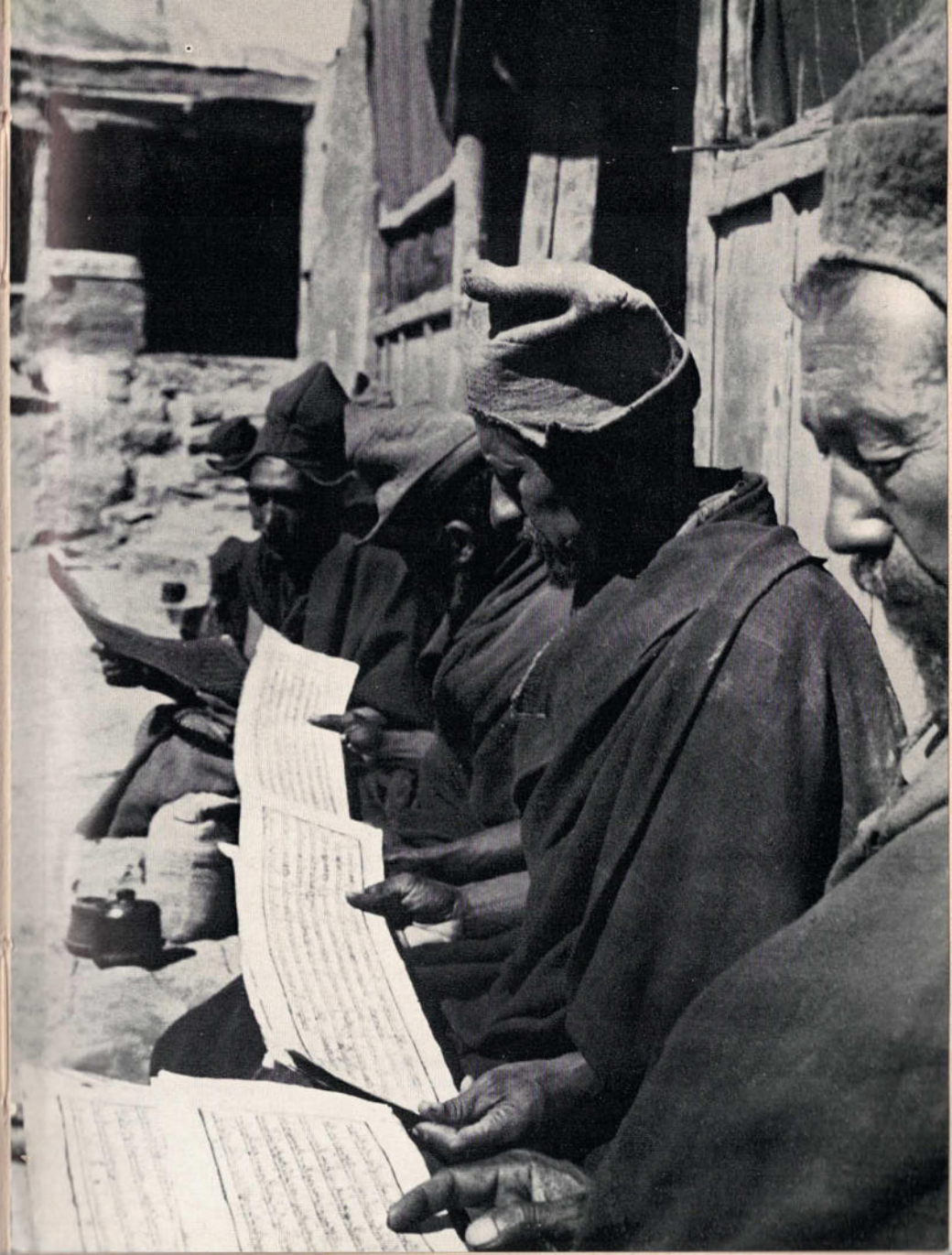
Que signifie cela pour le développement mental d'un individu ? Sa langue n'a pas préparé le terrain pour les idées générales, elle ne l'aide pas à classer ses expériences et ses impressions. Il peut former des concepts plus étendus, et parfois le fait avec des mots ingénieusement composés ; mais cela représente pour lui un gros effort, qu'en français par exemple nous n'avons pas besoin de faire ; le travail a été accompli par les générations qui nous ont précédés, et

leurs expériences accumulées sont déjà contenues dans notre langue sans même que nous y réfléchissions.

Des expériences accumulées dans un langage !... C'est pour cela que le tibétain m'intéresse. Pas pour le plaisir de découvrir des règles de grammaire ou de phonétique, ni pour celui — très mitigé — de mémoriser des milliers de mots. Mais quoi de plus passionnant que de retrouver l'accumulation d'efforts et de recherches, d'idées préconçues aussi, de valeurs esthétiques ou sociales emmagasinées dans cette langue ? La langue et la pensée sont interdépendantes. Si notre langue reflète nos pensées et celles de nos devanciers, elle agit en retour sur nos pensées, en orientant, en polarisant, en conservant aussi des images qui autrement seraient amorphes et fugitives dans nos cerveaux.

Regardez un arc-en-ciel. Sept couleurs, n'est-ce pas ? Mais au fait, y en a-t-il sept ? Il y en a moins parce que je ne distingue pas le violet de l'indigo — et il y en a plus parce que, dans le jaune, existent des nuances très nettes... Si je dis sept, c'est qu'on me l'a enseigné, et j'ai fini par croire ma langue plutôt que mes yeux. Dans le spectre il n'y a pas de limites : chaque langue peut y créer autant de divisions arbitraires qu'elle veut. Les Grecs classaient les couleurs autrement que nous. Les Tibétains le font aussi : pour eux les légumes, l'herbe, le feuillage, sont bleus comme le ciel et l'eau. Je les ai crus incapables de discerner les couleurs. Du tout : c'est moi qui passe pour daltonien quand j'appelle rouge un lie-de-vin.

Mais nos conceptions intellectuelles et morales sont encore plus liées à notre langage que notre connaissance sensorielle. Chaque nation, chaque communauté met à part et étiquette certaines valeurs qu'elle considère comme importantes, tandis que d'autres sont anonymes et restent dans l'ombre. Action réciproque entre la langue et la pensée : la langue reflète une certaine hiérarchie des valeurs, mais en même



temps elle cristallise, elle pétrifie cette hiérarchie et la passe d'une génération à l'autre. Son action est conservatrice, et elle modèle la tradition.

Ainsi j'ai été tout d'abord extrêmement surpris de remarquer la richesse du vocabulaire tibétain dans le domaine de la méditation, de la retraite, de l'évasion loin du monde journalier. C'est un feu d'artifice : on peut exprimer d'innombrables nuances entre des degrés de concentration dont l'Européen n'a aucune idée. Pour moi cela a été une clé de la mentalité tibétaine : cette richesse, d'une part, est la conséquence d'un effort intellectuel énorme accompli spécialement dans cette direction par de nombreux maîtres de l'Inde et du Tibet ; d'autre part elle favorise l'étude dans ce domaine et pousse les Tibétains — prêtres subtils ou paysans à peine lettrés — à se livrer à une spéculation avancée de la valeur et des résultats d'une vie ascétique et solitaire.

Inversement, je me suis trouvé devant des difficultés infinies quand j'ai voulu exprimer en tibétain des idées se rapportant à la personnalité, à l'initiative, à un progrès social et au sens de la responsabilité. Les dialectes modernes n'ont rien dans ce domaine ; la langue classique et écrite, malgré sa richesse, présente ici un trou noir. Aucun auteur n'a cherché à fouiller une personnalité, ni à dégager la valeur de la responsabilité sociale. En conséquence — et c'est là un des traits les plus frappants de la mentalité des Tibétains — ces concepts sont restés indifférenciés, ces valeurs ne sont pas sorties de l'état larvaire. Je me refuserais à dire que dans certains cas peut-être, ces valeurs n'existent même pas pour un Tibétain, si je ne m'étais pas surpris à en perdre de vue l'importance : à force de vivre au Ladak, il m'est arrivé d'oublier l'importance de la personne et, en estimant un homme, de ne pas tenir compte de l'étoffe de sa personnalité.

C'est ainsi qu'une longue étude — qui n'est pas terminée — du vocabulaire nous permet peu à peu de pénétrer dans

Lecture commune dans la cour d'un couvent.

Photo Pierre Vittoz

le monde tibétain. Mais la grammaire a aussi beaucoup à nous apprendre. Encore plus peut-être que de simples mots isolés, les règles, les conventions grammaticales sont en rapport étroit avec ceux qui les ont façonnées et ceux qui s'en servent.

Un coup d'œil au chapitre des pronoms permet de deviner la politesse, la civilité extrême des Tibétains. Il est un peu suffoquant au premier abord de découvrir que le tibétain dispose de cinq ou six expressions pour s'adresser à quelqu'un suivant ses rang et qualité. Et il est étourdissant d'entendre deux interlocuteurs jouer de ces pronoms et doser les particules et les formes polies pour laisser entendre leur amitié, leur respect, leur vénération... ou leur froideur.

Plus étrange encore, et plus instructive, est l'étude et la compréhension des formes verbales. Les grammairiens ont créé des formes artificielles pour exprimer les temps. Ces formes ne sont entrées dans le langage d'aucune région, et les dialectes se sont contentés d'exprimer les temps de façon très sommaire. En revanche le dialecte du Ladak (d'autres aussi peut-être, mais l'étude en reste à faire) a une collection de modes pour indiquer le degré de vraisemblance de l'action. J'ai été abasourdi quand, rassemblant mes notes, j'ai compté neuf formes verbales différentes pour marquer que la même action est certaine, probable, douteuse ou imaginaire... Et plusieurs autres formes permettent d'indiquer si l'action est terminée ou si elle n'a pas été menée à chef. Quelles perspectives sont ouvertes là sur une mentalité qu'on croit volontiers fermée ! Voilà un peuple qui s'intéresse à peine à la distinction entre passé, présent et futur, et pas du tout à la différence entre un passé défini et un passé antérieur. Mais il met toute son acuité à fouiller la véracité d'un témoignage et à distinguer l'accomplissement d'une action.

La note mise sur la continuation ou l'accomplissement de l'acte plutôt que son temps marque le rythme des travaux

agricoles et nomadiques des Tibétains, par opposition à notre vie urbaine. Notre mode européen de vie dépend de l'horloge, et nous avons besoin d'indiquer les temps avec précision, alors que dans la vie même du Tibétain, comme dans sa langue, une action n'a de valeur que si elle est entièrement terminée, et cela parce qu'elle est liée aux nécessités de la terre.

Quant à ce souci extraordinaire de marquer la confiance accordée à un rapport, j'y vois le reflet d'un autre trait capital de la vie sur les hauts plateaux : on se nourrit de nouvelles, de témoignages, de oui-dire et de traditions orales. Grâce au mouvement des caravaniers et des bergers, on n'est pas isolé dans une oasis ou un vallon, mais tout ce qu'on connaît, on l'apprend indirectement par des récits. Une importance énorme est attachée à la tradition des générations passées.

Ce sont ces transmissions de bouche en bouche — suppléant au journal, à la vision directe, à l'expérience personnelle — qui ont poussé les Tibétains et leur langue à marquer constamment la valeur de chaque témoignage. Il est remarquable de percevoir, par le dialecte simple et vivant qui pénètre les moindres hameaux, l'existence de cette culture orientale faite essentiellement de tradition et de témoignage, et non d'expérience concrète et de progrès technique. Curieux contraste avec l'indigence et les approximations de la prose dont nous nous gavons : celle du journal...

Ainsi certains traits caractéristiques de la langue tibétaine peuvent révéler de nombreux aspects de la psychologie du groupe qui la parle. Une psychologie nationale s'en dégage, d'autant plus importante qu'elle touche, derrière le conscient individuel, à un trésor accumulé pendant des siècles dans la société entière. Cela, l'étudiant réussit à le saisir et à le transmettre. Mais il reste une autre étape, plus importante encore, et dont on ne peut faire bénéficier autrui.

Elle consiste à vivre *dans* ce subconscient national, à s'en nourrir, à en profiter et en pâtir — et non plus à l'étudier comme un objet intéressant. A ce point là, il n'y a plus de thèmes à expliquer, de concepts à façonner, mais un état d'esprit, une atmosphère dans laquelle on respire.

La littérature tibétaine est imposante. Ne la comparons pas à l'inflation d'imprimés dont souffre l'Europe du XXe siècle, mais à la production d'autres époques ou d'autres parties du monde. La communauté linguistique tibétaine déborde les frontières politiques immenses du Tibet, en particulier au Cachemire et au Népal, mais dans son ensemble elle est évaluée à cinq millions de membres seulement. Dans cette petite communauté on a découvert environ un millier d'ouvrages, et d'autres, par centaines peut-être, ne nous sont pas encore connus.

Richesse étonnante. Mais plus que sa masse, c'est son contenu qui importe. Il est d'abord religieux, bouddhique. Tout dans ce pays, ou presque, est d'abord religieux. La littérature est née lors de l'apparition du bouddhisme au Tibet. La tradition affirme même qu'un seul et même roi introduisit le bouddhisme et l'alphabet au Tibet au milieu du VIIe siècle de notre ère. Le fait est que cette époque marque le début d'une œuvre littéraire considérable : la traduction du sanscrit en tibétain des livres sacrés du bouddhisme. Cette œuvre pour laquelle Indiens et Tibétains collaborèrent des siècles, forme la charpente de la pensée et de la culture tibétaines. C'est à elle que s'attachent les auteurs de toutes les périodes, les grammairiens, les historiens, les penseurs, les poètes, même les sculpteurs et les peintres.

Caprice de l'histoire : vers l'an mille, la création la plus subtile de l'esprit indien, le bouddhisme, s'est écroulée en

Inde. Ses trésors littéraires, détruits par l'humidité, les insectes et les hommes, se sont perdus, et il n'en resterait aucune trace si, dans des pays voisins où il s'est étendu, et en premier lieu au Tibet, la traduction n'en avait été faite et conservée. Curieux destin qui fait des Tibétains les dépositaires d'une littérature étrangère. Dépositaires soigneux : jamais on n'a vu un peuple entier mettre tant d'application à préserver des textes, à les copier, les imprimer et les commenter. Que de fois j'ai vu des livres enveloppés dans plusieurs tissus, puis ficelés avec des lacets de cuir et enfin scellés pour éviter que les pages se tachent ou se lacèrent ! Et que de fois, en brisant un sceau, ai-je remarqué que le cachet était celui d'un homme mort depuis un demi-siècle ou plus !... Car le Tibétain, moine ou laïc, attache beaucoup plus d'importance à la conservation du livre qu'à son étude.

Pourtant cette littérature n'est pas morte. Beaucoup d'hommes savent lire et à l'occasion se penchent sur une page ou une autre. Quelques-uns, surtout des chefs, prennent le temps et la peine d'étudier cette langue archaïque et d'en lire des livres entiers. La plupart des moines qui vivent dans la solitude absolue pour quelques mois ou des années consacrent une grande partie de leur retraite à la lecture et à la méditation de ces textes. Et comme la plus sûre façon de garder un livre est — du moins pour les Orientaux — de l'enregistrer dans sa mémoire, c'est devenu une pratique courante parmi les dévots d'apprendre mot pour mot un chapitre ou un volume entier. Quant aux écoliers, ils gémissent à lire leurs classiques et n'y trouvent pas plus de plaisir que les collégiens de tel autre coin du monde à Ronsard et à Calvin...

Mais l'héritage est gros. Presque trop lourd. On a l'impression que les Tibétains sont restés étouffés dessous, qu'ils n'ont jamais réussi à s'en dégager, à le dominer et à l'utiliser pour continuer leur marche. Leur littérature religieuse revient toujours aux mêmes thèmes, paraphrasant et repre-

nant ce que les bouddhistes indiens ont déjà élaboré. Même les lama de premier plan qu'on pourrait prendre pour des réformateurs n'ont été que des administrateurs, des organisateurs, et non des penseurs.

En dehors du domaine religieux s'est pourtant développée une prose strictement tibétaine avec des écrivains indépendants de l'Inde. Les plus intéressants sont les historiens. Le Tibet, à cheval entre l'Inde et la Chine, n'a pas servi de trait d'union ou de porte d'interpénétration de l'un de ces mondes à l'autre comme l'ont fait le Turkestan d'un côté, les pays du sud-est asiatique de l'autre. Il a pourtant bénéficié de la culture de l'un et de l'autre, et la mentalité tibétaine semble sur certains points être à mi-chemin entre les deux. C'est frappant dans le domaine de l'histoire : alors que les Indiens, jusqu'à une époque récente, n'ont guère eu le sens de l'histoire et ne se sont jamais souciés de dégager les faits de la légende, et que d'autre part les Chinois nous ont légué les chronologies les plus complètes et les plus exactes qui soient au monde, les Tibétains se sont intéressés à leur passé, ont dressé et conservé des généalogies de leurs princes, ont composé de nombreuses chroniques. Sans doute la légende et même la propagande religieuse et politique y ont leur large place ; mais les témoignages de valeur historique y sont nombreux et importants. Le peuple ne se souvient que de quelques figures de légende, mais nombre de lettrés lisent et comparent les chroniques de leur village ou du pays et y trouvent leur plaisir. J'ai même deux amis ladaques qui collectionnent des documents pour écrire à leur tour une nouvelle histoire.

Egrenés dans leurs vallées cloisonnées, les poètes n'ont pas pu bénéficier de contacts les uns avec les autres. Chacun a dû partir à zéro, ou presque, à la découverte de son art.

Tandis que certains ont connu l'Inde et ont assimilé des thèmes indiens, d'autres ne se sont nourris que de leur modeste terroir.

On peut classer leurs œuvres en deux groupes : d'une part, les poèmes classiques, consignés par écrit ; d'autre part, les poésies et chansons de folklore conservées oralement dans les dialectes. Il faut bien avouer que la poésie classique se meurt dans la poussière des vieux écrits : elle n'est guère aimée du peuple, et mes voisins — comme moi — n'y comprennent pas grand-chose. C'est une littérature religieuse et morale qui se plaît à un ton sententieux. Pourtant, on y trouve quelques comparaisons heureuses :

*Qui n'a pas d'ami vers qui s'incliner
Peut connaître la moelle de tout, mais en vain.
Faites tremper une branche sèche pendant cent ans
Aucune feuille n'y poussera jamais.*

La rime est inconnue, le rythme monotone : les syllabes s'égrènent deux par deux. Le Tibétain ne semble pas sensible à l'ennui : on peut lui répéter le même rythme à l'infini. Ainsi, le traducteur de la Bible n'a utilisé qu'une forme de vers — neuf syllabes, accents sur les impaires — d'un bout à l'autre de Job et des Psaumes. Souvent cette poésie classique est plus savante que poétique. Elle fourmille d'allusions mythologiques, et cherche davantage à enseigner les doctrines du Buddha qu'à exprimer des sentiments humains. Elle s'impose aussi des acrostiches effarants, où le goût de la difficulté l'emporte de loin sur la sensibilité. Essayez donc de me composer un poème dans ce cadre — ou plutôt cette camisole de force, où les seuls mouvements qui vous soient possibles sont les syllabes représentées par les traits :

Bi --- bi --- bi
Ci --- ci --- ci
Di --- di --- di !

Le poète de loin le plus fameux et le plus lu est l'ascète Milarepa. Un saint à l'image du Tibet, avec un peu de douceur comme égarée dans une tempête, ou de loin en loin une oasis au milieu du granit et de la neige. C'est un pieux bouddhiste mendiant du XI^e siècle, mais il n'hésite pas à voler son maître pour le contraindre à lui enseigner tous ses secrets de magicien. Homme de contrastes et haut en couleurs, c'est un sorcier qui se vante de tuer ses ennemis à la douzaine, et un poète délicat qui s'émeut du moindre incident pour en tirer un chant et une parabole :

Un instant ma cruche est, l'instant suivant elle n'est plus.
C'est la loi pour tout ce qui n'est pas pur.
Même les bénédictions ne durent pas.
Mais dans la méditation, moi, Mila,
J'essaie de me détourner de toute distraction.
Que mon âme soit vide, telle est le vase que je désire.
Ainsi je pourrai monter plus haut.
Le monde est fragile — étrange enseignement !

La poésie vivante et aimée du peuple présente des thèmes à la portée de chacun. Souvent composée en dialecte régional, elle abonde, elle jaillit comme de source et nous n'avons que la peine de l'écrire sous la dictée des récitants. C'est une poésie mineure si l'on veut, mais plus riche en beauté et en fraîcheur que la littérature classique. Elle n'est pourtant pas entièrement libre de pédanterie, surtout quand elle s'adresse aux roitelets de chaque district. Alors fleurit une petite « poésie de cour », avec toute la flatterie qui marque le genre,

et l'usage monstrueux de l'hyperbole dont l'Orient se délecte. Mais certains morceaux expriment sensibilité et loyauté, tel ce poème dédié à un roi enfant :

Au flanc de la colline, le palais brille comme cristal
Derrière la turquoise du lac.
Sur la rive s'ouvrent les fleurs ;
Elles croissent comme la richesse de mon pays.
Sur la rive s'ouvrent les populages ;
Dans le château de cristal abonde le lait.
Au sommet de la colline vit
Un dieu au doux langage.
Où qu'aïlle notre prince bien-aimé,
Garde sa vie, ô Dieu !
Au puissant Deskyong, le Victorieux,
Accorde la sagesse parfaite !
Le prince adoré des jeunes filles
Est l'image d'un dieu.
Le prince adoré des belles
Est l'image d'un dieu.
Avec des mots limpides
Présentez votre offrande au Fils de Buddha.
Avec des mots limpides
Tendez votre aumône au piteux mendiant.

Les vers parallèles qui reprennent la même idée presque avec les mêmes mots sont un procédé cher aux Asiatiques. La poésie biblique en fourmille. Les Tibétains, comme on le voit, exploitent aussi la formule. Le procédé favorise les assonances, et même des essais de rimes apparaissent ici ou là. Souvent, les strophes entières sont parallèles.

*Ne pensez pas que ma guitare la Princesse
Ne possède pas un père illustre.
Le cèdre qu'habitent les dieux
N'est-il pas son père illustre ?*

*Ne pensez pas que ma guitare la Princesse
Ne possède pas une modeste mère.
La corde de chèvre montagnarde
N'est-elle pas sa modeste mère ?*

*Ne pensez pas que ma guitare la Princesse
Ne possède point de frères.
Les dix doigts de mes mains
Ne sont-ils pas ses frères ?*

*Ne pensez pas que ma guitare la Princesse
Ne possède point d'amies.
Ses propres mélodies
Ne sont-elles pas ses amies ?*

Les poèmes d'amour sont nombreux. La plupart sont des morceaux détachés de vieilles légendes épiques. Le style en est rajeuni, mais c'est une pensée lointaine, volontiers chargée de magie et de mythologie. Elle sent les livres poussiéreux. Dans l'ensemble, elle est un peu ce que le *Roman de la Rose* ou *Guillaume d'Orange* sont à nous autres modernes : une littérature de grande valeur, mais que le temps a irrémédiablement marquée.

*O, mon seigneur à la belle tournure !
Si tu montes au pays des dieux
Et vois toutes les déesses du ciel,
N'oublie pas ta femme restée dans ton pays !*

*O, mon seigneur à la belle tournure !
Si tu descends au pays des esprits
Et vois toutes les nymphes des eaux,
N'abandonne pas ton amie restée dans ton pays !*

Les amoureux découvrent souvent les mêmes thèmes. Non seulement un poème d'amour tibétain peut ressembler étrangement à un chant bengalais ou même arabe, mais certaines idées semblent se jouer des distances. On pourrait chercher des influences et des communications entre divers peuples. Plus simplement et plus souvent je crois que ces concordances tiennent à une certaine constance de la nature humaine, et par là de l'expression, en dépit des latitudes et des climats. Comment ne pas penser à la chanson provençale de *Magali* à l'ouïe de celle-ci :

*Si tu te changes en tourterelle aux reflets de turquoise
Et t'en vas planant jusqu'au zénith,
Je prendrai la forme d'un faucon blanc
Et rejoindrai la tourterelle de turquoise.*

*Si tu deviens la truite aux yeux d'or
Et t'échappes dans le grand lac joli,
Je serai la loutre au blanc poitrail
Et rejoindrai la truite aux yeux d'or.*

L'amour a eu un chantre illustre : un Dalai-lama... Successeur d'un « pape tibétain » aussi puissant que rusé politique, le sixième incarné se trouva être un garçon délicat, rêveur, qui taquinait volontiers la muse et les filles... Ses œuvres ont été mises à l'index comme il fallait s'y attendre, et elles sont lues par tout le monde bien entendu... Mais les

lama n'apprécient pas la poésie : leur Très Précieux fut assassiné à vingt-trois ans. Il ne nous a laissé ni décrets, ni sermons, mais seulement des chants qu'on se répète encore après deux cent cinquante ans :

*J'ai rencontré ma bien-aimée
Sur la route, un matin ;
Turquoise du bleu le plus limpide
Trouvée — pour être jetée au loin.*

*Au sommet du pêcher, hors d'atteinte
Le fruit mûr resplendit
De même la noble enfant,
Rayonnante de vie et de beauté.*

*Mon cœur est parti : les nuits passent
Dans l'insomnie et le tourment.
Même le jour n'apaise pas mon cœur,
Car ma vie n'est qu'une ombre.*

La plus vivace des expressions est contenue dans les chants à danser. Là enfin, on quitte le monotone rythme à deux temps, car les paroles doivent s'adapter au mouvement de valse par exemple. Ce changement de rythme demande de nouvelles combinaisons de mots et oblige l'auteur à abandonner les vieux clichés légués par les classiques. La langue littéraire et les images mythologiques sont définitivement poussées de côté, et le poète peut se laisser inspirer par la beauté du geste, la cadence des tambourins et la valeur humaine et divine de la danse :

*Le corps de la jeune femme est d'or.
Sa chevelure est celle du grand saule.
Tourne à droite, fille aimée de ta mère !
Tourne à gauche, fille du paradis !*

*En arrière fais quelques pas rapides.
Reculer en direction de la montagne.
Avance à ma rencontre, et souris-moi !
Avance, et rendons hommage au dieu suprême !*

Le nombre des livres en circulation est relativement grand. Les couvents abritent de vraies bibliothèques faites d'innombrables petits casiers dans chacun desquels est déposé un livre saint. Chaque temple de hameau ou de famille a sa petite collection ; de même, tous les ermites et les prêtres se doivent de posséder quelques volumes à lire aux cérémonies où leurs bons offices sont demandés. Mais nombre de laïcs aussi conservent des livres de médecine, d'annales, ou tout simplement de légendes et poèmes.

Les Tibétains n'emploient pas le parchemin ni le papyrus, mais tout simplement le papier de bois. C'est une petite industrie florissante parmi les tribus qui ont émigré par-dessus l'Himalaya jusque dans les hautes vallées humides et boisées du Népal. Une variété du daphné est réduite en pulpe de bois par frottement et usure sur une dalle de granit. Le travail peut se faire à la main, mais souvent on construit une roue à eau qui, par une bielle, donne un mouvement de va-et-vient à la bûche sur sa dalle raboteuse. Le papier tiré de cette pulpe offre une surface rêche, avec souvent de grosses esquilles, mais c'est un bon matériel, pratique et absorbant. Ceux qui l'ont emporté en Inde se sont aperçus qu'il résiste à tous les insectes qui font la terreur des bibliothèques.

Le moyen de reproduction du livre dépend du nombre de copies désiré. Les traités médicaux et religieux, certaines chroniques aussi, qui requièrent une large diffusion, sont reproduits par la technique d'impression que connaissait l'Eu-

rope avant Gutenberg : la planche de bois. Un bloc de noyer oblong de 40 cm. sur 8 environ, est gravé de cinq à sept lignes de texte compact, encadré de droites. Le papier est appliqué à la main sur le bloc gravé et encre. Les deux côtés de la bande de papier sont imprimés et une pile de cent à cinq cents bandes forme un livre. Les feuilles ne sont ni cousues ni reliées d'aucune façon. Si vous désirez lire le livre, vous placez la pile sur une table et, tournant les pages de bas en haut, entassez soigneusement les feuilles lues. Chaque livre est serré entre deux planchettes maintenues par un ruban ou un carré de soie.

Tels sont les livres ordinaires imprimés dans divers lieux, mais surtout à Lhasa et au couvent de Nart'ang dans le Tibet méridional, d'où ils sont répandus un peu partout. Le bois, de médiocre qualité, et les outils primitifs, ne permettent pas d'obtenir une gravure très régulière et harmonieuse, mais en général, les lettres sont clairement coupées et bien formées. C'est seulement l'usure du bois ou un mauvais encre qui rendent certaines pages pénibles à lire. Rien n'a été inventé pour rendre le livre attrayant, ni fantaisie dans le cadre, ni allègement dans le texte dont toutes les syllabes sont pressées les unes contre les autres. Le seul luxe consiste à graver et peindre les deux planchettes qui ensèrent le volume.

Si la bibliothèque religieuse et magique est constamment lue et relue, le marché des livres instructifs ou délassants est insignifiant. La demande est si faible et provient de districts si éloignés qu'aucun imprimeur-éditeur ne ferait ses affaires. Aussi, lorsqu'un Tibétain désire un exemplaire des annales ou légendes de son pays, est-il obligé de recourir au procédé millénaire et impressionnant de la copie : il emprunte un volume et engage un scribe.

Les copistes ne sont pas rares dans le bourg de Leh. Deux ou trois hommes sont journallement accroupis derrière

leurs tables basses et alignent les lettres avec patience. Leurs poignets semblent figés tant ils écrivent lentement. Seul l'index roule constamment sur la plume d'aigle pour donner à son extrémité carrée les diverses positions nécessaires à la formation de chaque partie de lettre. Oeuvre émouvante et d'un autre âge — un âge de fidélité et d'attente à travers lequel des inconnus ont perpétué Homère et Esaïe...

La calligraphie tibétaine connaît deux modes qu'on peut comparer aux capitales et minuscules des manuscrits grecs et latins. Le style « avec tête » ou mode classique et sacré est caractérisé par une barre horizontale coiffant chaque lettre et imitée du sanscrit. L'alphabet tibétain tout entier est d'ailleurs dérivé d'une forme du sanscrit. C'est une calligraphie extrêmement difficile où tous les éléments d'une lettre sont liés par des rapports précis et invariables. L'écriture minuscule ou « sans tête » est beaucoup plus simple, partant plus rapide. Quoiqu'elle puisse être élégante et régulière sous la plume d'un copiste adroit, elle est considérée comme de moindre valeur.

Deux genres de livres dérivent de ces deux modes de calligraphie. Dans les deux cas on obtient des livres nettement plus beaux que par l'impression. Lorsque le livre est écrit en capitales — c'est le cas pour tous les livres à sujets religieux — la régularité des lettres est frappante, beaucoup plus grande, par exemple, que celle des manuscrits européens antiques ou médiévaux qu'il m'a été donné de voir. Seuls les manuscrits hébreux approchent de cette régularité extraordinaire d'un bon livre tibétain, où les lettres sont aussi précises et alignées que sur l'épure d'un géomètre. La beauté des courbes est un autre sujet d'émerveillement. Alors que le graveur sur bois ne peut tailler que des traits anguleux, le copiste arrive à dessiner des arcs où l'œil est incapable de déceler un défaut. Pour compléter l'effet, la technique des pleins et déliés ajoute à la lettre et à la page une élé-

gance, une tenue dont seule l'écriture arabe peut donner une idée au monde occidental. Pareille grâce me fait penser moins à un livre de luxe qu'aux figures légères et parfaitement réglées d'un corps de ballet.

Le livre en calligraphie « sans tête » est meilleur marché parce que plus vite écrit. Le copiste y a beaucoup plus de liberté car les minuscules ne sont pas liées par des règles rigides. Dans les limites d'un certain style, il appartient au scribe de décider de la forme particulière des lettres, surtout des formes et dimensions des voyelles qui ressemblent à de grands accents et cédilles et sont les signes les plus visibles de la page. La personnalité du copiste entre en jeu et le livre apparaîtra sobre ou écriqué, prétentieux ou d'une charmante fantaisie selon le tempérament du calligraphe. On peut, avec quelque chance, rencontrer un volume où la régularité des lettres n'empêche pas chaque caractère d'être modelé avec goût, et où les lignées de consonnes sont assez écartées pour permettre aux voyelles de rayer les interlignes de leurs volutes variées. Le copiste peut même se permettre de décorer le cadre qui, traditionnellement, enferme chaque page. Il y ajoutera des traits ondulés en rouge et en bleu, par exemple, ou dessinera un serpent à chaque angle ou une « grecque » au sommet de la page — la ligne grecque est un motif constant de la décoration tibétaine. Ainsi un volume écrit en calligraphie « sans tête », s'il n'a pas la perfection de trait du livre classique, atteindra la beauté soit par le style de l'écriture, soit par le goût présidant à la décoration de chaque page.

Les couvents tibétains conservent souvent des annales qui ont ceci en commun avec les Chroniques de la Bible, que l'histoire y est considérée sous l'angle spécial des rapports du pouvoir politique avec les confréries religieuses. Ces annales tibétaines s'étalent complaisamment sur tous les bien-

faits et privilèges accordés aux couvents, et en général sur tous les actes pieux accomplis par les puissants. Or, il n'est pas rare de lire dans ces chroniques que tel roi ou baron « acquit de nombreux mérites en faisant copier tous les livres sacrés en cuivre, en argent et en or ». De quoi s'agit-il ? Le but est simple : il faut écrire les 108 livres des « Paroles de Buddha » et même parfois les 225 livres de « doctrine bouddhique » avec un matériel suffisamment précieux pour que le travail — ou son financement — soit compté comme une grande œuvre méritoire à l'actif du noble pieux.

La copie à l'encre d'or est évidemment la plus prisée. Le papier, rigide et épais comme du bristol, doit subir plusieurs bains d'indigo jusqu'à ce qu'il devienne presque noir. Sa surface acquiert un brillant semblable à celui du papier photographique. L'or est réduit en poudre et mêlé à une glu suffisamment raffinée pour être sans couleur. Et une compagnie de copistes chevronnés se met à déposer l'encre jaune sur le papier bleu-noir. Le travail est très difficile ; le papier est lisse et l'encre visqueuse ; il faut plusieurs retouches jusqu'à ce qu'une lettre soit complètement écrite. Mais la patience des scribes ignore le temps et la peine : la régularité de l'écriture reste frappante, les caractères sont modelés avec la même précision et la même finesse, les couleurs sont opulentes sans lourdeur. Le papier d'une teinte uniforme fait au texte comme un superbe arrière-plan. La beauté de la lettre tibétaine s'y détache merveilleusement, or sur indigo. C'est l'accomplissement, l'aboutissement d'une tradition millénaire de soin et de respect du livre.

... Livre digne de la langue, de la philosophie et de la poésie qu'il révèle dans ses lettres d'or.